

L'impatiente rencontre

Dans la nouvelle création d'Alain Françon au TNS, *Le Temps et la chambre*, l'immense comédienne **Dominique Valadié** interprète L'Impatiente, un des étranges personnages imaginés par Botho Strauss dans une pièce éclatant tous les repères.

Par Thomas Fligel
Photo en coulisse de Jean-Louis Fernandez

Au Théâtre national de Strasbourg, du 3 au 18 novembre
www.tns.fr

À La Colline (Paris), du 6 janvier au 3 février 2017
www.colline.fr

Au Festival Théâtre en Mai (Dijon), du 19 au 21 mai 2017
www.tdb-cdn.com

Pour traduire cette pièce, il fallait une plume telle que celle de Michel Vinaver ?

Un jour il a dit à Alain Françon que Botho Strauss était un « frère d'écriture ». Cela se vérifie dans la manière dont l'un et l'autre travaillent sur le fragment et le discontinu. Pour traduire la densité de la langue de Strauss, il fallait ce grand écrivain, car l'équation est parfaite.

Est-il plus compliqué de jouer ce texte fragmentaire qu'un autre, plus classique...

Je ne crois pas, cela ne change pas du jeu que demande un Marivaux, auteur que l'on peut tout à fait cousiner avec Botho Strauss. Ce sont aussi des personnages qui arrivent pleins et qui s'évaporent littéralement dès qu'ils sortent et qu'on les oublie. Comme dans la vie, on dit des choses et on perd l'existence avant de revivre avec le verbe.

Cela a-t-il demandé du temps à l'équipe pour appréhender ce que cela raconte, les endroits où il vous emmène ?

Nous avons essayé d'être dans la saisie du texte, immédiatement, d'en faire l'expérience et de voir ce que produisait de le dire. Il nécessite de se mettre dans une situation exacte, redécouvrir le partenaire, même si on le connaît, et expérimenter ensemble cette brutalité soudaine de la parole.

Qu'avez-vous découvert en le jouant et en l'apprivoisant avec d'autres ?

Il est clair que c'est délibérément dépouillé de

repères. Mon personnage, L'Impatiente n'a par exemple pas de nom, il est juste qualifié. Comment va être montrée cette impatience ? Par une volonté de rencontre de l'autre. Il y a toujours une opportunité amoureuse qui se présente entre les personnages et qui les déstabilise. Alain Françon dit souvent que c'est à partir du couple que s'organise toute autre forme sociale, politique...

Comment ces étranges personnages vous touchent-ils ?

Tous sont très attachants, sans psychologie ni traits de caractère pré-définis. Ils sont interactifs, comme des particules qui s'attirent et se repoussent. Ils ont tous une histoire mais sont dans la manifestation de l'instant où il se produit toujours la surprise, l'imprévisibilité. Ils ne se heurtent pas sur des écueils, le passage de la raison semble tenir et seul le miracle de la représentation peut faire se déployer des échanges jamais consignés entre les êtres. Et pourtant ils représentent des hommes et des expériences majeures. Ce sont autant de chocs pour les gens qui les voient car on les a souvent oubliés et ils nous remuent.

Qu'amène cette liberté de jeu ?

Nous ne sommes pas si libres. Il y a la durée de la réplique, d'autres personnages, un espace défini... qui sont autant de limites. Ce qui est en général faux dans les pièces, c'est le ficelage du discours. Là, les actes sont oubliés. Ils créent l'histoire mais elle s'évapore, c'est la grande ressemblance avec les pièces de Vinaver.

Vous l'habitez ce temps du plateau ?



Nous sommes là au milieu de cet espace qui dispose de trois fenêtres permettant des fuites du regard. Des gens y pénètrent, lui conférant un intérêt commun, même si nous ne connaissons pas toutes ces personnes, même si ces gens qui s'invitent sont des inconnus. Les actions des uns permettent de trouver des intérêts et des fuites communes avec des narrations sur ce qui se passe, hors champ. À tel point qu'on a l'impression d'être sur un nuage. Car c'est d'une profonde vérité et ne paraît pas inventé.

C'est pour partir de cette véracité que vous commencez par le jouer au plus près de ce qui est écrit ? Pour ne pas biaiser ce qui pourrait ainsi surgir ?

À chaque fois que vous faites l'expérience du texte, vous balancez des phrases qui produisent quelque chose. Que fait-on de ce qui se produit ? Nous n'avons pas le temps d'en faire quoi que ce soit mais nous le gardons en mémoire, écoutons ce qui se dit entre les personnages dont certains philosophent

beaucoup. D'autres font ressurgir leur passé. Ce texte peut paraître mystérieux parce que La Femme sommeil est là. Le public ignore qu'elle se nomme ainsi. Pour lui c'est juste une femme qui était dans un incendie, arrivant dans les bras d'un type recouvert de suie alors que le lecteur se dit : quel mystère ! Il se passe des choses. Edward Bond dit qu'il faut sortir changé du théâtre. Pas seulement divertissement mais changé. On verra ce que Strauss et nous-même arriverons à faire.

Avoir une distribution d'une telle qualité aide-t-elle ?

Bien sûr ! J'ai toujours aimé le travail de troupe. Les jeunes acteurs se réunissent aujourd'hui en collectifs et ils ont raison. Le théâtre ne peut se passer de ces communautés idéales. Nous avons des histoires et des mémoires communes, on se connaît comme dans une famille. Nous savons où est l'autre dans le travail et sommes capables de nous taire. ■

Edward Bond dit qu'il faut sortir changé du théâtre. Pas seulement divertissement mais changé.



à partir du

3

Nov.

LE TEMPS ET LA CHAMBRE

TNS Strasbourg / TNP Villeurbanne
et en tournée

Alain Françon

La valeur de l'instant

Dans *Le Temps et la Chambre* de Botho Strauss, une femme Marie Steuber se souvient des hommes et des femmes de sa vie sous le regard de deux sages sceptiques. Alain Françon s'attaque à cette œuvre énigmatique, construite selon les lois de la physique quantique, la théorie du chaos ou les seuils critiques ; les situations que jouent Jacques Weber, Georgia Scalliet ou Dominique Valadié ne sont pas soumises à la causalité, comme si les personnages n'étaient plus que des particules...



Théâtral magazine : Qu'est-ce que signifie pour vous *Le Temps et la Chambre* ?

Alain Françon : C'est une pièce qui confirme l'impossibilité d'écrire un récit linéaire. Botho Strauss dit que si un dramaturge voulait raconter aujourd'hui une histoire, il serait interrompu parce que plus personne n'écouterait. Mais ça implique un récit discontinu et la primauté irréfutable de l'instant, tout en sachant que l'instant plus instant, cela risque d'aller à l'insignifiant. Comment s'en sort-il ?

Il utilise un correctif qui est un temps plus complexe. Il va chercher les mythes et par exemple dans *Le Temps et la Chambre*, pour éclaircir les rapports de Marie Steuber avec un des hommes, il fait appel à

Medee ou dans *Chœur final*, à Diane et Acteon. Le temps interne aux personnages est également un temps complexe. Le modèle aujourd'hui qui lui sert pour écrire c'est celui des sciences contemporaines. Il a beaucoup travaillé sur la théorie du chaos, la physique quantique, les structures dissipatives, les seuils critiques etc. qui lui servent à agencer son texte. Il parle de la théorie du chaos quand il veut voir émerger quelque chose de complètement neuf. Ou il utilise les seuils critiques quand la structure se retourne complètement.

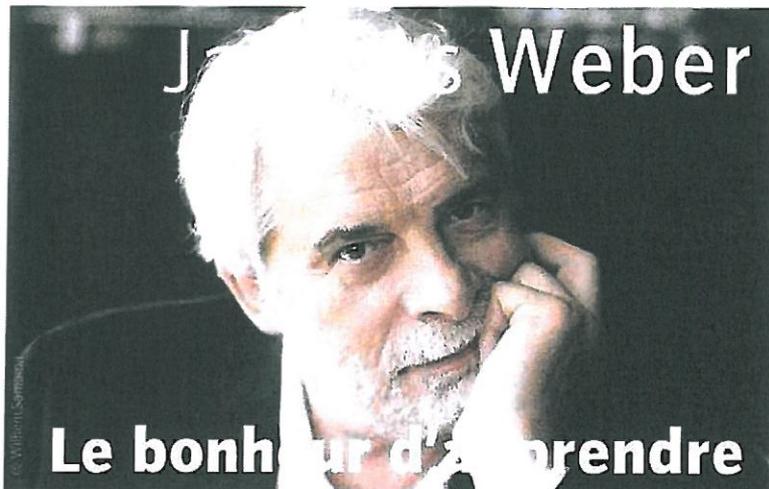
A quels moments dans la pièce, la structure se renverse-t-elle ?

Dès le début, quand les deux sceptiques regardent par la fenêtre. Ils parlent de la jeune femme, disent que c'est un personnage de magazine, et au même instant, elle ouvre la porte et répond "ce que vous venez de dire est faux". Ça renverse la situation, on n'est plus sur une affirmation. Il y a un autre exemple avec l'Homme sans montre et l'Impatiente qui parlent d'un instant magnifique qu'ils ont vécu la veille. Et tout à coup, parce qu'il se sent en confiance et qu'il lui dit qu'il a perdu sa montre, le charme est rompu, elle

le trouve très différent et la structure se renverse. Et puis les deux parties de la pièce sont très différentes. Dans la première, le temps est très éclaté et dans la seconde, il y a beaucoup plus de dialogues. Comment les acteurs s'y retrouvent-ils ?

Ils ne peuvent pas s'appuyer sur du remplissage psychologique, puisque Botho Strauss supprime toute causalité. Ça n'importe quelle parole. C'est comme si l'identité de chacun était uniquement dans la situation et dans l'instant. Pour lui, les personnages ne sont que des particules. Donc, ça fuit toute tentative de totalité. Et en même temps, pour ne pas tomber dans l'insignifiance, il érige une colonne qui parle, comme s'il fallait qu'il y ait quand même un horizon de sens. C'est pourquoi dans notre décor, la colonne soutient le plafond. Je crois au fond que c'est une pièce très accessible parce qu'en répétant on se rend compte qu'il y a beaucoup de liens souterrains. Et beaucoup de choses énormes qui font rire.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier



■ *Le Temps et la Chambre*, de Botho Strauss, texte français Michel Vinaver, mise en scène Alain Françon, avec Georgia Scalliet de la Comédie-Française, Dominique Valadié, Jacques Weber, Wladimir Yordanoff...
3 au 18/11 au **TNS** à Strasbourg
22 au 26/11 au **TNP** à Villeurbanne
1 et 2/12 **Espace Malraux** à Chambéry
7 au 9/12 **Bonlieu** à Annecy
6/01 au 3/02 à **la Colline** à Paris
7 et 8/02 **Maison de la Culture d'Amiens**
14 au 17/02 **MC2** à Grenoble
22 au 24/02 **Théâtre Sortie Ouest** à Béziers
1er au 12/03 **Théâtre du Nord** à Lille
19 au 21/05 **Festival Théâtre en Mai** à Dijon

Dans *Le Temps et la Chambre*, Jacques Weber est Julius, un sage sceptique. Un rôle peu habituel pour cet acteur de légende qui ne rêve que d'apprendre au contact de grands metteurs en scène.

Théâtral magazine : Comment vous êtes-vous retrouvé dans *Le Temps et la Chambre* ?

Jacques Weber : C'était d'abord la volonté de travailler avec Françon qui est un très grand metteur en scène, surtout un très grand homme de texte. Je suis allé voir sa mise en scène de *Toujours la tempête* de Peter Handke à l'Odéon en 2015, et après, je lui ai dit que j'adorerais travailler avec lui. Un mois après, je recevais la proposition de jouer dans *Le Temps et la Chambre*. Il y a un rôle prépondérant qui est celui de Marie Steuber jouée par Georgia Scalliet et moi je joue Julius qui est un personnage plus choral.

Quelle a été votre première impression à la lecture ?

Vous voulez toute la franchise du monde ? Je n'ai rien compris. Mais je ne pense pas qu'une première lecture puisse permettre de comprendre. Et surtout, il ne faut pas avoir peur de ne rien comprendre. C'est presque une structure moléculaire avec une imbrication entre la chose évoquée et la chose qui arrive : on évoque une chose, elle arrive. On

jongle entre les temporalités, le réel, la mémoire, l'évocation, la désinformation, la déprogrammation.

Comment le spectateur s'y retrouve-t-il ?...

C'est aux acteurs de lui faire entendre des moments attrapés à la vérité ; quelle que soit la temporalité à laquelle elle appartient, la vérité est toujours là. Elle n'existe jamais dans un ensemble. Seul le théâtre permet

C'est un type qui dit : je ne veux rien. Il est le point zéro, ni positif, ni négatif. Et quand il n'y a rien, on est une page blanche...

de rendre compte de ça. C'est là où les acteurs ont une énorme responsabilité parce qu'ils doivent crédibiliser une situation proposée avec désinvolture. Et en fait, c'est très scientifique. Julius, c'est le personnage qui regarde. Les autres s'appellent l'Homme sans montre, ou l'Impatiente. Si je devais donner un qualificatif à Julius, ce serait

"l'Homme sans rien". Parce que c'est un type qui dit : je ne veux rien. Il est le point zéro, ni négatif ni positif. Et en même temps quand il n'y a rien, on est une page blanche et on peut tout recevoir. Les gens qui vont venir voir la pièce sentiront toujours quelque chose. C'est valable pour les pièces de Botho Strauss mais aussi pour celles de Shakespeare ou de Tchekhov. Même si elles semblent plus concrètes, elles comportent plein de niveaux de lecture. La poésie repose toujours sur le sens même chez les plus obscurs poètes comme Mallarmé.

Après Peter Stein, vous travaillez avec Alain Françon. Ce sont des noms de légende...

J'arrive dans le troisième temps de ma vie et j'ai envie d'aller encore plus vers les grands metteurs en scène. Pour moi c'est une source de progrès et si c'est une source de progrès, c'est une promesse de bonheur. Aujourd'hui ce n'est plus le jugement qui compte, mais la nourriture. Alors que quand on est jeune on juge plus qu'on ne se nourrit. J'ai donc plein de projets et d'envies dont celui de jouer *Le Roi Lear*. Peter Stein l'a déjà mis en scène mais il veut bien le refaire avec moi.

Propos recueillis par
Hélène Chevrier



CULTURE

STRASBOURG au TNS dans *Le temps et la chambre*

Jacques Weber parle de l'acteur

Jacques Weber donne sa vision de l'art du comédien, un sujet qu'il explore de sa personne depuis plus de quarante ans. Instantanés.

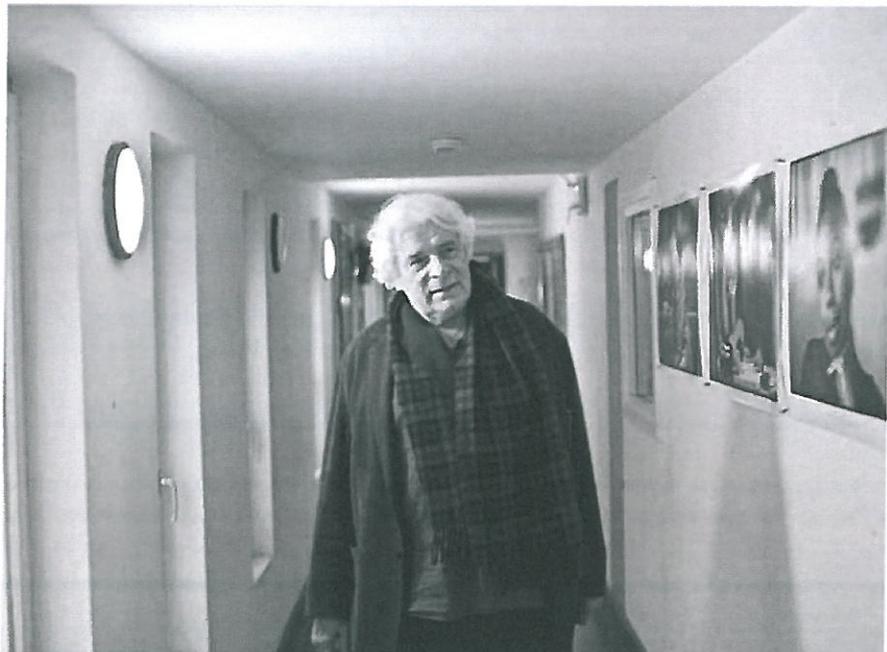
Jacques Weber est à Strasbourg. Il joue au TNS le rôle de Julius dans *Le temps et la chambre* de Botho Strauss mis en scène par Alain Françon. Comédien au théâtre, mais aussi acteur dans des films de cinéma et de télévision, l'homme, très connu d'un large public, trace son chemin depuis 1970. « Ce métier, explique-t-il, peut s'exercer sur tous les terrains; tout dépend de l'ambition et j'aime changer. Mais le théâtre est la maison-mère. »

Et cette création au TNS le ravit : « J'ai affiché le désir d'être dirigé par Alain Françon; c'est la première fois, il était temps. C'est un des plus grands metteurs en scène contemporains; que quelqu'un me dirige en tant qu'acteur est ma source de progrès et donc de bonheur. »

« On ne réussit jamais rien tout seul »

Et de poursuivre : « J'aime être dirigé, parce que le théâtre est un travail collectif dès les premiers mots. On ne réussit jamais rien tout seul. Les partenaires, le décor, le metteur en scène : ce mouvement collectif vers le but est ce qu'il y a de plus beau au théâtre. »

Dans la pièce de Botho Strauss, explique-t-il, « je tiens un rôle énigmatique. Je ne sais pas définir exactement le personnage, cela me paraît étrange et je n'aime pas définir ». « La langue de Strauss est une langue qui me bouleverse. Et je me trouve dans une équipe qui me plaît, dans ce choc de personnalités et de cultures, d'âges, avec pour invité la langue et pour chef d'orchestre Françon. C'est du grand théâtre. »



Jacques Weber : « J'ai affiché le désir d'être dirigé par Alain Françon. » PHOTO JEAN LOUIS FERNANDEZ

« Dans la pièce, je suis Julius et vis avec Olaf, comment je ne sais pas, ils regardent par la fenêtre le monde s'animer; parfois ce qu'ils regardent surgit, comme si la mémoire ou le souvenir se glissaient dans la pièce. Cela paraît obscur mais c'est drôle. »

Un acteur, explique-t-il, « ne doit pas être le portemanteau d'une idée théorique, mais pas non plus le portemanteau du pseudo-naturel qui nous envahit un peu trop ».

La pièce de Botho Strauss qui fait se croiser des personnages sur un mode apparemment aléatoire et flottant lui fait dire que « la réalité est elle-même flottante ». Et de citer l'exemple de la conversation autour d'un déjeuner : « Quels sont les maillons qui créent le lien et qui nous échappent, cela

est troublant ». « C'est de l'ordre moléculaire, ce n'est pas le hasard. »

Et de poursuivre : « On se retrouve dans une pièce, et comme dans la vie, cela se travaille sur plusieurs temporalités; dans la vie, on ne s'en rend pas compte; Botho Strauss le rend visible, imbrique les temporalités, c'est touchant et drôle, très drôle. »

« Là vous m'interrogez à un moment difficile (*), à dix jours de la première. Le « je ne sais plus rien, je ne comprends plus rien », ces moments-là se produisent. Là je suis aux ordres, mais j'essaye de trouver. J'ai une confiance absolue en Alain Françon. Peut-être qu'ils attendent que je désobéisse; il faut travailler beaucoup pour que la part sauvage de l'acteur fasse le reste. Au moment où

on entre en scène, le rôle est là. Seul le travail, seule la culture permettent la liberté d'acteur, le reste c'est du pipeau. »

À la question de savoir s'il travaille différemment au cinéma et au théâtre, Jacques Weber dit qu'il « aimerait ne pas travailler différemment mais que la réalité fait que l'on travaille différemment ». Mais comme au théâtre, cela constitue « pour l'acteur la même mise en question, le même chantier, le même travail énorme ».

CHRISTINE ZIMMER

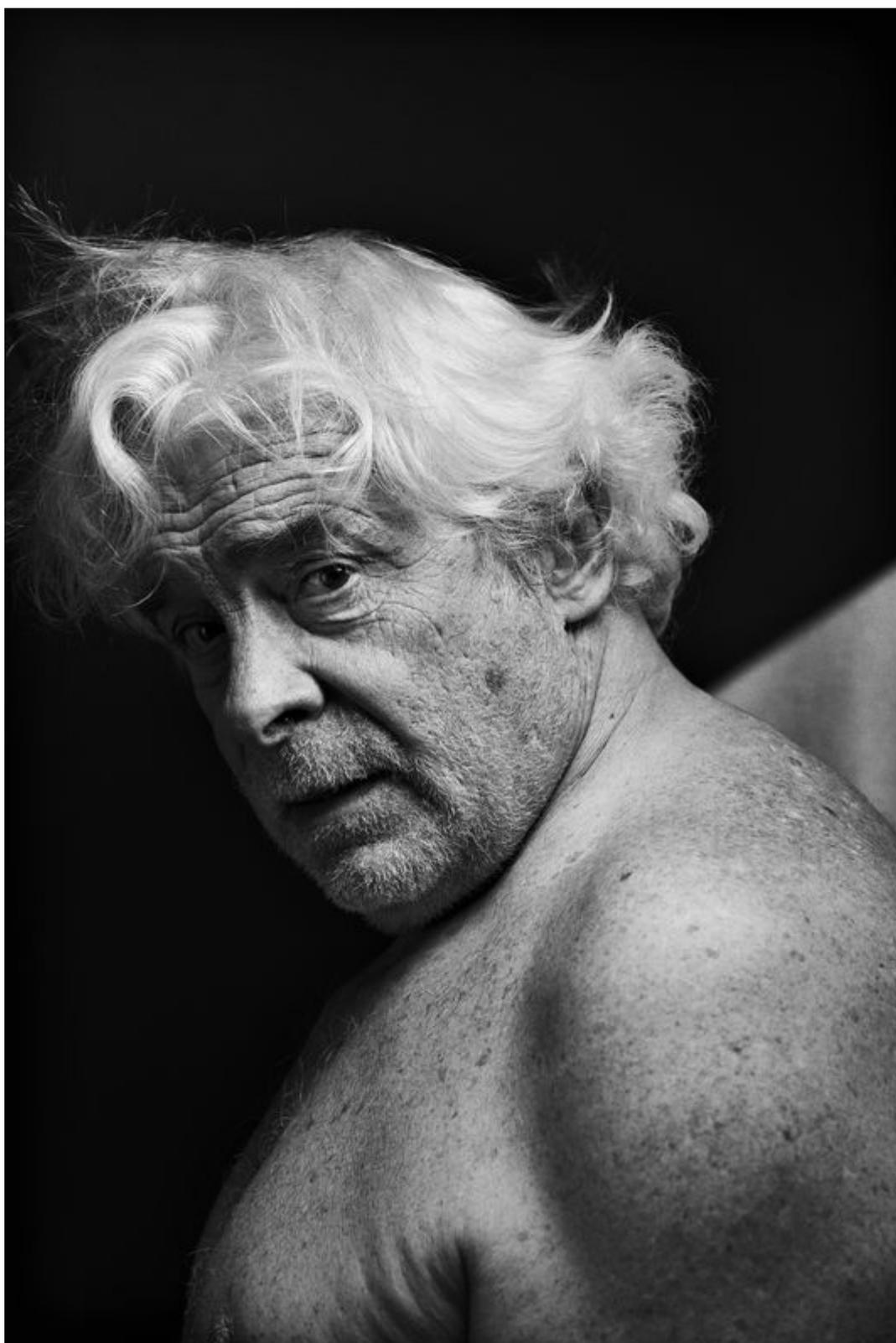
» (*) Interview réalisée au TNS le 18 octobre

» Au TNS du 3 au 18 novembre, relâche les 7, 12 et 13 Réservation au ☎03 88 24 88 00

Jacques Weber : « La sensation de parfaire mon métier »

Le comédien, qui joue dans « Le Temps et la Chambre », de Botho Strauss, dit aborder ses rôles de manière « apaisée ».

LE MONDE | 03.11.2016 à 08h26 • Mis à jour le 03.11.2016 à 13h07 | Propos recueillis par Brigitte Salino ([/journaliste/brigitte-salino/](#))



Jacques Weber. MARCO CASTRO POUR « LE MONDE »

Jacques Weber a bâti sa carrière en jouant des premiers rôles, Cyrano, Alceste, Tartuffe ou Dom Juan, dans des spectacles qui reposaient sur lui. Il a aussi dirigé deux centres dramatiques nationaux, à Lyon, de 1979 à 1985, puis à Nice, de 1986 à 2001. Depuis quelques années, il privilégie le travail avec de grands metteurs en scène. Après Peter Stein – qui l'a dirigé en 2013 dans *Le Prix Martin*, d'Eugène Labiche, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, et ce printemps dans *La Dernière Bande*, de Samuel Beckett, à l'Œuvre –, il joue, sous la direction d'Alain Françon, *Le Temps et la Chambre*, de Botho Strauss, créé au Théâtre national de Strasbourg, avant de partir en tournée.

Dans cette pièce chorale, Jacques Weber se glisse au milieu d'une distribution magnifique, qui réunit en particulier Dominique Valadié, Georgia Scalliet, Wladimir Yordanoff et Gilles Privat. Retour sur le trajet d'un comédien qui peu à peu quitte ses habits de héros. Et s'en réjouit.

Comment voyez-vous Julius, le personnage que vous interprétez dans « Le Temps et la Chambre » ?

Je ne saurais dire si Julius est un personnage. En tout cas, il n'est pas très identifiable. La première partie de la pièce s'axe sur son immobilité, partagée avec un autre homme, Olaf. Julius dit : « *Nous ne voulons rien. Nous n'avons l'intention de rien. Nous sommes deux sceptiques qui s'aiment. Combien y a-t-il de temps que nous n'avons pas dit : on pourrait, on devrait, il faudrait. Nous savourons ensemble la paix de l'âme, la beauté intérieure : ne rien vouloir.* » Tout ricoche pourtant sur ces deux hommes qui semblent immuables. Leur immobilité va-t-elle tenir jusqu'au bout de la pièce ? La certitude d'Olaf et de Julius ressemble à la foi : elle doute, tremble un peu.

Botho Strauss connaît bien les lois de la physique, qui le fascinent. Il écrit comme s'il décrivait des mouvements moléculaires. Ses mots ont un sens précis et, en même temps, les mouvements qu'ils entraînent recèlent quelque chose de poétique et de mystérieux. Pour moi, c'est une découverte d'acteur. J'ai vu la mise en scène du *Temps et la Chambre* par Patrice Chéreau, en 1991, qui me laisse un beau souvenir. Mais je n'ai jamais pratiqué ce répertoire.

Pourquoi avez-vous joué si peu d'auteurs contemporains ?

C'est une question que je me suis souvent posée. Peut-être que, contrairement à ce que l'on peut penser, j'avais un tempérament très craintif. J'ai acquis mes racines en jouant les classiques. C'est important d'avoir des racines, mais parfois elles prennent une grande importance, et on a tendance à se rassurer avec ce que l'on connaît, plutôt que d'aller vers la curiosité. C'est ce qui m'est arrivé. Je dois dire aussi que, peut-être, je n'ai pas su provoquer les rencontres qui auraient pu m'aider à découvrir tel ou tel auteur contemporain. Et puis j'aimais énormément jouer sur de longues durées. Le temps passait, j'étais peu disponible. Tout cela a contribué à me procurer la réputation d'un « monsieur du classique ».

« ON A TENDANCE À SE RASSURER AVEC CE QUE L'ON CONNAÎT, PLUTÔT QUE D'ALLER VERS LA CURIOSITÉ. C'EST CE QUI M'EST ARRIVÉ »

C'est à la fois dommage et bien, car cette base classique m'a appris à déchiffrer un texte comme une partition. Ce travail-là, humblement, je crois savoir le faire. Il m'aide à trouver ce qui est la base du jeu, c'est-à-dire le concret humain d'une écriture théâtrale. Si pour l'acteur quelque chose ne résonne pas concrètement, au départ, rien ne peut se faire. Cela se vérifie dans tout le répertoire. Et on le vérifie évidemment encore plus en travaillant avec des metteurs en scène comme Peter Stein ou Alain Françon.

Que vous apportent-ils ?

La sensation de parfaire mon métier, de mieux le connaître et mieux l'aimer : promesse de progrès, promesse de bonheur. C'est aussi simple que ça. Comme Peter Stein, Alain Françon travaille d'une manière extraordinairement précise, millimétrée. Cette précision apporte une confiance qui permet aux acteurs de jouer avec des modulations secrètes qui font que chacun est l'acteur qu'il est. Je ne peux pas faire un chapitre sur ce sujet, mais je sais une chose : vous pouvez avoir toutes les théories du monde sur le théâtre, mais, en définitive, le plus important, c'est la relation humaine concrète qui s'établit entre un metteur en scène et un acteur.

Comme les auteurs contemporains, les metteurs en scène de la trempe de Peter Stein ou d'Alain Françon ne sont pas nombreux dans votre carrière. Pourquoi ?

Pendant longtemps, on ne savait pas trop où me situer. J'étais à la fois directeur de théâtre, vedette de télévision, et je jouais les grands rôles. Même s'ils en avaient peut-être le désir, certains metteurs

en scène se disaient que je ne pensais pas à eux. Et moi, je n'osais pas les solliciter. Il a fallu l'encouragement de proches pour que je le fasse. C'est comme ça que j'ai joué sous la direction de Jean-Pierre Vincent ou de Jacques Lassalle. A cela s'ajoutait que certains metteurs en scène voyaient en moi un acteur « trombone », comme on dit en Italie ; c'est-à-dire un acteur à grosse voix, qui en fait beaucoup. C'est vrai que j'aurais pu verser tout à fait dans ce travers, s'il n'y avait pas eu l'accident de Cyrano.

Cet accident, c'est l'extinction de voix qui vous a frappé en 1983, pendant que vous jouiez le rôle, et qui vous a profondément ébranlé, comme vous le racontez dans votre livre « A vue de nez » (Mengès, 1985). Pensez-vous que si vous aviez été à l'époque dirigé par un Peter Stein ou un Alain Françon, vous auriez pu éviter cette extinction de voix ?

Je pense que oui. Mais il faut remettre les choses dans leur contexte. Quand je rencontre Stein et Françon, j'ai plus de 50 ans. Quand je rencontre Jérôme Savary, qui me met en scène dans *Cyrano de Bergerac*, j'en ai 32, et je suis une sorte de starlette. Jérôme Savary voyait en moi une formule 1. Il n'osait rien me dire. D'autres auraient peut-être canalisé cette super, ou supra ou hyper-générosité que j'avais dans *Cyrano*, qui a fait que j'ai explosé en vol, parce qu'elle masquait quelque chose.

Que masquait-elle ?

Un désaccord profond entre ce que je pouvais représenter et ce qui se jouait en moi. Un dilemme non résolu entre une apparence physique héroïque et le sentiment intérieur d'être tout le contraire d'un héros. C'était quelque chose d'inconscient, que je traînais depuis longtemps. Déjà, quand j'étais au Conservatoire, je voyais les gens du Café de la gare, Coluche, Miou-Miou, Depardieu, et j'admirais chez eux une liberté magnifique, que François Truffaut appelait celle « *de l'acteur nu* ». Je sentais que je ne l'avais pas, cette liberté.

Derrière la façade – le Prix d'excellence à la sortie du Conservatoire, le refus d'entrer à la Comédie-Française et mes succès –, il y avait quelque chose de caché, de tu, de rentré. Cela s'est confirmé plus tard avec les problèmes vocaux et mon « explosion ». Il fallait en passer par là pour devenir ce que je suis aujourd'hui : apaisé. Je ne dis pas que tout est résolu, mais désormais j'ai une identité que j'assume totalement. Je vis avec, mais ne joue plus avec.

Le Temps et la Chambre, de Botho Strauss. Mise en scène : Alain Françon. Avec Antoine Mathieu, Charlie Nelson, Gilles Privat, Aurélie Reinhorn, Georgia Scalliet, Renaud Triffault, Dominique Valadié, Jacques Weber, Wladimir Yordanoff. Théâtre national de Strasbourg. Tél. : 03-88-24-88-24. Jusqu'au 18 novembre, à 20 heures ; puis en tournée jusqu'au 12 mars 2017. www.tns.fr (<http://www.tns.fr/le-temps-et-la-chambre>)

art&culture

Alain Françon en grand maître du « Temps » au TNS

Philippe Chevilley
@pchevilley

Comment poser les mots quand ils s'envolent ? Comment ordonner le cosmos d'une œuvre théâtrale qui emmêle passé et présent, dont les personnages se croisent sans se rencontrer vraiment, où l'existence apparaît tel un patchwork dont les fils ont été sciemment dé cousus ? Au Théâtre national de Strasbourg, Alain Françon réussit ce prodige de réunifier l'espace-temps fuyant du drôle de drame de Botho Strauss, de rendre lumineux « Le Temps et la Chambre » (1988) sans en dissiper le mystère. Avec ses comédiens funambules, le metteur en scène lie les fragments de scènes et d'actions tronquées en un ballet fluide et hypnotique.

Dans une chambre-mix de salle de bal et de loft-vivent deux hommes, Julius et Olaf, deux « sceptiques », habitués à jauger le monde depuis leur fenêtre. Soudain, Julius aperçoit une jeune femme dans la rue et se moque d'elle. L'instant d'après, elle surgit dans la pièce. Elle s'appelle Marie Steuber. Et elle semble avoir vécu mille vies. A sa suite entreront six autres personnages au nom intrigant : L'Impatiente, L'Homme sans montre, La Femme Sommeil, etc. Fantômes ? Souvenirs ? Ils ont l'air pourtant bien présents... La deuxième partie tourne autour de Marie. Botho Strauss

THÉÂTRE Le Temps et la Chambre

De Botho Strauss.
Théâtre national
de Strasbourg,
du 3 au 18 novembre
(03 88 24 88 00).
Paris (La Colline),
en janvier.

l'unit, au gré de saynètes baroques, aux personnages masculins de la pièce. Marie dialogue même avec la grande colonne rouge sous la verrière. Elle est cette « femme joker », évoquée au début.

Distribution de rêve

Dans un grand décor savamment ambigu signé

Jacques Gabel, Alain Françon a convoqué une distribution de rêve pour incarner ce théâtre surréel : neuf acteurs d'exception dirigés d'une main de maître—sans actions ou intentions forcées. La jeune comédienne française Georgia Scalliet éblouit dans le rôle de Marie, à la fois très concrète et détachée, surfant sur le torrent des mots et des émotions. Elle joue dans le même registre ardent et inclassable que Dominique Valadié, merveilleuse « Impatiente ». Jacques Weber et Gilles Privat forment un couple irrésistible de sceptiques à cran. L'ironie désespérée de Wladimir Yordanoff et la fièvre inquiète de Charlie Nelson complètent la riche palette de couleurs et de nuances déployées par Françon.

On passe allègrement du drame au burlesque — brefs frissons, rires étranglés d'un public en apesanteur. Le miroir brisé d'une humanité en morceaux nous renvoie les éclats de notre propre solitude. « Le Temps et la Chambre » se meut en une boîte de Pandore existentielle. ■



Dans « Le Temps et la Chambre », une humanité en morceaux défile sous nos yeux, nous renvoyant les éclats de notre propre solitude. Photo Michel Corbou

THÉÂTRE Le temps et la chambre au TNS

Au hasard des mots et des choses

Alain Françon a créé *Le temps et la chambre* de Botho Strauss au TNS. Un pur régal.

Ça parle. Mais de quoi cela parle-t-il ? Et qui parle au juste ? Le locuteur le sait-il ? Et l'entendant le comprend-il ? *Le temps et la chambre* de Botho Strauss mis en scène par Alain Françon explore à merveille ce flottement du langage autour duquel se structure la vie, à son insu. Comme le théâtre.

La vie est-elle un grand théâtre ? Cette vie faite de vrais ou de faux hasards, qui deviennent des incontournables ou semblent le devenir, comment tourne-t-elle ? Sur elle-même ? Cette vie faite de fuites en avant, de piétinements, de retours en arrière, de bonds et rebonds inattendus, empêtrée dans toutes ces incroyables choses qui la font être, comment s'articule-t-elle au juste ?

Deux êtres, Julius et Olaf, occupent un appartement, suspendu quelque part entre ciel et terre, dans une ville si l'on en croit les façades voisines et les descriptions faites par un des occupants de ce qui se passe en aval. Et cet appartement immense, avec colonne imposante qui donne de l'allure, et peinture rouge, est montré à la fois vide (deux fauteuils, une table basse) et empli de mots, d'êtres de passage, de silences, de dits et de non-dits, d'interprétations et de dispositions. Tout ne serait-il qu'enchaînements de hasards, d'improvi-



Au hasard des rencontres. PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

sations, mais aussi de répétitions et d'enlissements, de contradictions et d'incompréhension ou de compréhension imaginée, supposée, toujours prête à filer en douce ?

Comment faut-il envisager la rencontre ? Comme une succession d'esquives, d'ajustements que rien ne semble pouvoir prédire de manière précise ?

Quelle est la source des motivations humaines ? Comment choisit-on un travail et quel en est le sens ? Comment choisit-on de vivre avec quelqu'un ou non ? Sur le plateau virevoltent des

enchaînements d'imprévus, d'interrogations, d'inattendus, d'annulations mais aussi de répétitions, comme si entre le vécu et le vivant il n'y avait pas d'adhésion réelle, mais de l'aléatoire tourbillonnant. *Le temps et la chambre* serait comme une épure de la comédie de la vie, une alliance inattendue de la chose et de son exact contraire. ■

CHRISTINE ZIMMER

► Au TNS à Strasbourg, jusqu'au 18 novembre, à 20h. Relâche les 7, 11, 12 et 13 novembre.
03 88 24 88 00

Une ode à la femme éternelle

A Strasbourg, Alain Françon met en scène « Le Temps et la Chambre », de Botho Strauss.

LE MONDE | 11.11.2016 à 08h04 | Par Fabienne Darge (Strasbourg, envoyée spéciale)



Quelques scènes rappellent la peinture d'Edward Hopper, d'ailleurs cité dans le texte. Sur la photo, de gauche à droite : Jacques Weber, Dominique Valadié, Wladimir Yordanoff, Gilles Privat, Georgia Scalliet, avec au centre, Aurélie Reinhorn. MICHEL CORBOU

Une femme traverse l'espace, et le temps. Cette femme s'appelle Marie Steuber, et elle est l'héroïne d'une pièce magnifique, *Le Temps et la Chambre*, de Botho Strauss, que l'on (re)découvre aujourd'hui, dans une mise en scène d'Alain Françon qui vient d'être créée au Théâtre national de Strasbourg. Le spectacle sera aussi présenté un peu partout en France jusqu'en mai 2017, et notamment au Théâtre de la Colline, à Paris, en janvier.

Cette femme, c'est aussi une actrice, Georgia Scalliet, qui habite la chambre, microcosme du monde, et le temps, celui de la représentation, de sa présence irradiante et énigmatique. Car Marie est « la » femme, toutes les femmes, vierge et putain, magicienne et meurtrière comme Médée, la femme telle que, du moins, l'imaginaire masculin l'a façonnée.

MARIE EST « LA » FEMME, TOUTES LES FEMMES, VIERGE ET PUTAIN, MAGICIENNE ET MEURTRIÈRE COMME MÉDÉE

Marie est aussi Alice, comme toutes les héroïnes de Botho Strauss, et notamment celle de *Grand et petit*, autre merveilleuse pièce de l'auteur allemand. Elle détient les clés du monde, mais ces clés, le plus souvent, sont introuvables. Et cette femme s'égaré, se retrouve, s'éparpille et fait son chemin dans un monde étrange, où la dimension mythique court comme un fluide sous la réalité la plus banale, comme c'est le cas dans nos vies.

Et c'est bien cela qui fait de -Botho Strauss un grand auteur, loin de la plupart des pièces qui s'écrivent aujourd'hui, et restent souvent très littérales, à la surface d'un réel considéré dans ses seules dimensions politique, sociale et économique. Strauss, lui, fore au plus profond d'une expérience existentielle, en anthropologue du cœur. Car si Marie est tout ce qu'on a dit, déjà, elle est surtout un principe : l'amour – pas celui que l'on fête à la Saint-Valentin, mais celui qui traverse le monde, à égalité (ou pas) avec la haine, et dont les clés sont si souvent perdues.

Et Marie, comme Alice, traverse un monde étrange, au temps éclaté, peuplé de figures, plus que de personnages au sens traditionnel, qui portent des noms – Julius, Olaf... – ou sont désignés par leur état : L'Homme sans montre, L'Impatiente, La Femme sommeil, L'Homme en manteau d'hiver ou Le Parfait Inconnu. Tous semblent attendre d'elle qu'elle incarne « *la sagesse de l'amour* », une chose que, peut-être, on pourrait appeler la grâce. Mais comment jouer ce rôle ? -Patrice Chéreau avait mis en scène la pièce en 1991, avec Anouk -Grinberg dans le rôle de Marie, et la même belle traduction, précise et musicale, de Michel Vinaver, qu'a également adoptée Alain Françon. Anouk Grinberg jouait Marie comme une jeune femme de son époque, très à fleur de peau, très enfant rebelle.

Transparence marionnettique

L'interprétation de Georgia -Scalliet, sous la conduite d'Alain Françon, est très différente : la jeune actrice incarne Marie avec une sorte de transparence marionnettique, comme si elle était bien cela, une surface de projection pour tous les fantasmes – une surface, pourtant, qui demeurerait opaque, centrée sur le désir de ne pas être expulsée du « *cœur des choses* ». Mais Anouk Grinberg est toujours là : elle prête sa voix à La Colonne – une vraie colonne, oui, qui parle comme les oracles, ou les voix intérieures.

Et c'est peu de dire qu'elle l'a, la grâce, Georgia Scalliet, dans ce rôle qui confirme le talent si singulier de la jeune actrice de la troupe de la Comédie-Française, que la Maison de Molière a bien voulu libérer temporairement pour cette aventure. Autour d'elle, pôle magnétique du spectacle, il n'y a que d'excellents acteurs, accompagnés de main de maître par un Alain Françon plus que jamais précis et profond : Gilles Privat, -fabuleux en Olaf, Jacques Weber (Julius), Dominique Valadié, -Wladimir Yordanoff, Charlie -Nelson, Antoine Mathieu, Aurélie Reinhorn et Renaud Triffault.

Lire l'entretien avec Jacques Weber : « La sensation de parfaire mon métier »

La mise en scène d'Alain Françon ne joue pas sur le spectaculaire, et elle n'a pas besoin de l'appui de la vidéo pour nous ouvrir les portes d'un monde infiniment mystérieux derrière sa surface plane, à l'image des tableaux -d'Edward Hopper – le peintre américain est explicitement cité dans le spectacle. L'étrangeté de la pièce, son humour, sa vitalité se déploient dans l'espace hyperréel de la chambre, uniquement meublée de deux fauteuils en cuir. Une chambre avec fenêtre sur cour, comme un cadre ouvert pour contempler le vertige, un vertige qui vous poursuit longtemps encore, après que s'est refermé le rideau du théâtre.

Le Temps et la Chambre, de Botho Strauss. Mise en scène : Alain Françon. Théâtre national de Strasbourg, 1, avenue de la Marseillaise. Tél. : 03-88-24-88-00. Tous les jours à 20 heures du 14 au 18 novembre. De 6 € à 28 €. Tournée jusqu'en mai 2017 : au

TNP de Villeurbanne du 22 au 26 novembre, puis à Chambéry, Annecy, Paris (Théâtre de la Colline, du 6 janvier au 3 février 2017), Amiens, Grenoble, Béziers, Lille et Dijon.

THÉÂTRE - AU TNP DE VILLEURBANNE

Giorgia Scalliet et Jacques Weber, deux amoureux du théâtre

Tous les deux ont fréquenté la même école de théâtre, lui à Paris, elle à Lyon. Il refusé d'entrer à la Comédie-Française, elle y est pensionnaire depuis 2009. Jacques Weber n'a plus rien à prouver. Giorgia Scalliet est Molière du jeune talent féminin en 2011. Ils sont pour la première fois ensemble sur scène.

Vu 59 fois | Le 23/11/2016 à 07:10 | mis à jour à 07:10 | Réagir



Jacques Weber et Giorgia Scalliet. Photo DR Jacques Weber et Giorgia Scalliet Dr



1 / 2

Comment vous êtes-vous découverts ?

Giorgia Scalliet : « J'ai vu Jacques sur scène pour la première fois, assez tard, dans *La Cerisaie*, de Tchekhov. J'étais par terre. Plus tard, dans *La dernière bande*, de Beckett. Je ne l'avais jamais vu en clown. Je suis bouleversée de me retrouver face à un acteur que j'admire et de voir que nous avons les mêmes fragilités sur scène. »

Jacques Weber : « En dehors de la tendresse qu'elle éveille chez moi, j'ai une grande admiration pour Giorgia, que j'ai découvert comme actrice, dans *La Trilogie de la Villégiature*, de Goldoni. Il m'arrive encore d'être intimidé par son talent. »



A LIRE AUSSI

- [Un casting de rêve](#)

Tags de l'article

RHÔNE | VILLEURBANNE | SORTIR RHÔNE | THÉÂTRE

DANS LA MÊME RUBRIQUE



THÉÂTRE - AU TNP DE VILLEURBANNE
Giorgia Scalliet et Jacques Weber, deux amoureux du théâtre

CINÉMA - LOISIRS

On va au ciné avec ses enfants

THÉÂTRE

Un casting de rêve

TOUS



Inscrivez-vous gratuitement à nos lettres d'information

Qui vous a réunis ?

J. W. : « Le metteur en scène, Alain Françon. Lorsqu'il a m'a dit que Giorgia faisait partie de la distribution, j'ai accepté immédiatement, sans savoir ce que j'allais jouer. Lorsque j'ai vu le reste du plateau, je me suis dit que je vivais un moment rare dans la vie d'un acteur. »

G. S.: « Françon fait partie de ces grands metteurs en scène, rigoureux et exigeants, qui fixent des règles très précises, mais qui font confiance aux comédiens. »

Comment êtes-vous entrés dans *Le temps et la chambre* ?

J. W. : « Le théâtre est comme un arbre avec des racines et des bourgeons. Et j'ai plus souvent été du côté des racines. Donc, je suis entré avec appréhension dans ce texte, qui rompt avec les spectacles où j'avais le rôle principal. Avec des interventions par intermittence, cette pièce m'a mis en difficulté. Mais quelle écriture ! Plus on avance, plus l'expérience permet de retrouver et d'accepter cet état de virginité. Le théâtre nous donne l'art de la patience. »

Quels souvenirs gardez-vous de Lyon ?

J. W.: « J'ai joué au TNP dans *La Tour de Nesles*, un spectacle de Roger Planchon, mon maître. Je me souviens de l'énergie et de l'enthousiasme lorsque je dirigeais le Théâtre du 8^e (actuelle Maison de la danse). Tout était possible ! »

G. S.: « Le souvenir de trois années géniales à l'Ensatt. »

Antonio Mafra

A LIRE AUSSI

- [Un casting de rêve](#)

LECTURE
ZEN
VOUS AVEZ AIMÉ
CET ARTICLE ?
PARTAGEZ-LE !

 Tweeter

1

 Partager

0

 Partager



ENVOYER À UN AMI



IMPRIMER

Tags: [RHÔNE](#) - [VILLEURBANNE](#) - [SORTIR](#) - [SORTIR RHÔNE](#) - [THÉÂTRE](#)



Gagnez aussi des Miles à chaque supermarchés. 1ère année gratuite

Carte AIR FRANCE KLM-AMEX



Arthrose lombaire : le traitement éteindre l'inflammation

Les Maux de dos

**LE JOURNAL DU JOUR
PDF**



Télécharger
Lyon - Villeu

JE M'AI